



THÉÂTRE

LES PROPOS DE L'ENTR'ACTE

par Aimé Plamondon, de la Société des Auteurs canadiens.

Poète et homme de théâtre... Excellente recette pour pratiquer l'étude des caractères... La pièce sentimentale d'aujourd'hui... Plus de larmes ni de rires, mais de l'émotion légère et du sourire...



J'ai reçu ces jours derniers, d'un de mes amis, poète délicat et penseur subtil, une lettre délicieuse dont je ne puis me tenir de transcrire ici un court extrait pour le plus grand plaisir des amateurs de théâtre qui me font l'honneur de lire ces modestes chroniques. L'auteur me raconte de quelle manière à la fois amusante et ingénieuse il se livre aux charmes de l'analyse psychologique dans tous les milieux où il se trouve. Mais laissons-lui la parole:

"J'ai étudié les hommes et surtout la femme dans les livres d'abord, et j'ai vérifié les données des écrivains ensuite par l'expérience en autant que faire se pouvait. Je crois connaître mieux la femme que l'homme parce que je l'ai plus étudiée et que, naturellement, elle m'intéressait davantage. Les types que j'ai étudiés dans les livres, je les ai tous retrouvés dans la vie quotidienne parmi les parentes, les amies, les connaissances. J'ai rencontré ainsi "Esmeralda" de "Notre-Dame de Paris", "Madame Bovary" de Flaubert, la "Sapho" de Daudet, la "Julie" de Lamartine, la "Sophie" de "L'Amour veille", etc., etc. A chacune je puis donner un nom et un prénom bien connus dans mon entourage. Pour les hommes, il en est de même. C'est bien machiavélique cela, n'est-ce pas?"

"Creusez mon système un peu et vous allez voir quel jeu passionnant il y a là-dedans. Vous veillez, certain soir, dans un salon: aux yeux de tous, c'est mademoiselle X ou madame Y qui est là, près de vous, mais pour vous, c'est "Sapho", c'est "Madame Bovary", ce monsieur qui vous fait vis-à-vis, c'est "Claude Frollo", c'est "Charles Bovary", c'est l'amant de "Sapho", c'est le "Disciple" de Bourget? Jugez comme je m'amuse, comme j'épie tous les gestes, les paroles, les points de ressemblance!"

Mais voilà le langage d'un dramaturge-né! vous écriez-vous avec feu! Il faut absolument pousser ce jeune écrivain dans la voie où l'appellent de si heureuses prédispositions; c'est bien mon avis, et je l'ai sommé, en votre nom et au mien de se mettre à l'œuvre sans retard pour nous faire profiter de son talent dramatique. Je crois savoir qu'il le fera pour notre plus légitime satisfaction et pour le plus grand bonheur du théâtre canadien.

Car il n'y a pas à dire, voilà une méthode de travail qu'il y a lieu de recommander sans réserve à tous nos apprentis dramaturges, une méthode qui leur rendra intéressant, agréable, presque facile, le labeur compliqué et plutôt aride de l'étude des caractères.

Rechercher en toute occasion, dans chaque milieu où il nous est donné de pénétrer, les figures susceptibles d'être dramatisées, tel est le devoir strict de tous ceux d'entre nous qui veulent écrire avec succès pour le théâtre. De plus, il faut que nous soyons fermement persuadés que nous rencontrons partout, à la ville, au club, dans les magasins, au bureau, à la maison même, des femmes et des hommes dont les caractères peuvent être portés à la scène et dont les aventures provoqueront tour à tour le sourire et l'attendrissement, pourvu que nous sachions les raconter dans ce style sobre, rapide, vivant et vibrant, qui est l'essence même de la littérature dramatique.

Revenons donc un peu sur ce sujet de la pièce sentimentale dont nous avons parlé brièvement dans notre dernier article.

Il faut l'avouer, le public d'aujourd'hui comme celui d'hier et très probablement celui de demain, préfère à tout autre le drame qui déroule devant lui les péripéties d'une aventure d'amour. C'est, d'ailleurs, chose facile à comprendre. Il n'y a rien au monde qui puisse mieux toucher les cœurs et remuer plus profondément les âmes que les jouissances inexprimables et les grandes douleurs, les adorables recommencements et les abandons atroces, les merveilleuses illusions et ses déceptions affreuses qui naissent de la passion par excellence.

En écoutant, au théâtre, des artistes renommés, parés de toutes les grâces apparentes de la jeunesse, du talent et de la beauté, célébrer en des phrases ensorceleuses, parmi des décors de féerie les splendeurs et les magnificences de l'amour, le bon public se sent remué délicieusement dans tout son être et il est toujours heureux d'applaudir avec une ferveur reconnaissante auteurs et acteurs, ces marchands de rêves, qui l'arrachent pour quelques instants à la banalité des contingences quotidiennes pour lui faire goûter exquisement la douceur de vivre.

Seulement, il faut bien se souvenir que la pièce sentimentale se conçoit de nos jours bien différemment de celle d'autrefois. Le temps n'est plus des bruyantes crises de larmes et des sonores éclats de rire. Le public ne tolère plus maintenant que l'émotion légère qui embue imperceptiblement, l'espace d'une seconde, l'éclat du regard, il n'admet que le sourire en demi-teinte nuancé d'ironie, où l'esprit vole au cœur la part du lion. En conséquence, il n'y a pour les dramaturges qu'à conformer les données de leurs œuvres aux exigences des spectateurs, ces rois du parterre. C'est dire qu'il leur faut imaginer des fables dramatiques sans être tragiques, gaies sans être comiques, ironiques sans être cyniques; qu'il leur faut présenter ces fables amoureuses d'une manière à la fois émouvante et scuriente de façon à ce que les auditeurs y trouvent le plaisir compliqué et raffiné, la jouissance malicieuse et spirituelle qu'on est convenu de demander aujourd'hui au théâtre.

Si nous joignons à des dons naturels préalables et constatés à l'évidence un goût profond pour les choses de la scène, une étude expérimentale des caractères, des milieux et des événements, un labeur sérieux et incessant, nous parviendrons certainement à créer ici, avant longtemps, ce genre de comédie sentimentale qui donnera de bien beaux jours au théâtre canadien

AIMÉ PLAMONDON.

L'âge de la mort intellectuelle précède souvent de beaucoup celui de la mort naturelle. Il débute le jour où les opinions, les idées, les croyances sont trop stabilisées pour évoluer. L'homme est alors entré, si jeune qu'il puisse être, dans le domaine des morts.